nière qu'il n'ait *toujours* besoin d'être mû par un instinct supérieur de l'Esprit-Saint : *Per virtutes theologicas et morales non ita perficitur homo in ordine ad ultimum finem, quin* SEMPER *indigeat moveri quodam superiori instinctu Spiritus Sancti, ratione jam dicta in corpore articuli*[1].

1. S. Th., Ia IIae, q. LXVIII, a. 2 ad 2.

# CHAPITRE VII

## Derniers effets de l'habitation de Dieu en nous :

### LES FRUITS DU SAINT-ESPRIT ET LES BÉATITUDES.

Nous connaissons maintenant, sinon dans le détail, au moins par une vue d'ensemble, les principes d'activité conférés aux justes par l'Esprit-Saint, magnifique et complexe organisme de sainteté qui, suivant la belle expression d'un Père de l'Eglise, fait de l'homme un instrument de musique admirablement disposé pour chanter la gloire et la puissance divines : *Instrumentum musicum a Spiritu pulsatum, divinamque gloriam et potentiam canens*[1]. Et quand il a ainsi tout préparé, l'Esprit-Saint, artiste incomparable, se met lui-même au clavier, et pourvu qu'il ne rencontre pas de résistance, il tire de cet instrument spirituel des accords merveilleux qui ravissent le cœur de Dieu et ne laissent pas que de plaire au monde lui-même, captivé malgré lui par cette sainte harmonie.

C'est la douce et chaste Agnès entonnant sur

1. S. GREG. NAZ., *Orat. ad popul.*, XLIII, n. 67.

la terre, pour le continuer au ciel, le cantique des vierges : « J'aime le Christ, dont je vais bientôt devenir l'épouse ; le Christ, dont la Mère est vierge et que le Père céleste engendre sans corruption... Je suis fiancé à celui que servent les anges, et dont la beauté fait l'admiration du soleil et de la lune[1]. » C'est le martyr Ignace, exposé dans l'amphithéâtre et qui, entendant les rugissements des lions, s'écrie dans son impatience de souffrir : « Je suis le froment du Christ ; je serai moulu par la dent des bêtes pour devenir un pain vraiment pur. » C'est le grand apôtre Paul jetant à toutes les puissances ennemies ce fier défi : « Qui me séparera de l'amour du Christ? La tribulation? l'angoisse? la faim? la nudité? le péril? la persécution? le glaive?... Je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les vertus, ni aucune autre créature ne pourra jamais me séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ Notre-Seigneur[2]. »

C'est l'innombrable multitude des saints et des saintes répandue sur la terre entière et formant un concert immense, où chacun fait sa partie et chante sur un mode spécial le triomphe de la grâce sur la nature : symphonie ravissante, où toutes les voix se réunissent et se fondent

1. « Amo Christum in cujus thalamum introibo, cujus Mater virgo est, cujus Pater feminam nescit... Ipsi sum desponsata, cui angeli serviunt, cujus pulchritudinem sol et luna mirantur. » (*Ex. offic.* S. Agnetis.)
2. Rom., VIII, 35-39.



dans un merveilleux accord. Voix d'enfants et de vieillards, de vierges et d'adolescents, d'hommes et de femmes, s'élevant de la terre au ciel. Voix de l'innocence conservée ou laborieusement reconquise. Voix de la charité miséricordieuse faisant appel par la bouche de Vincent de Paul à toutes les misères afin de les soulager. Voix de la foi triomphante dans la personne de Pierre de Vérone frappé à mort par l'hérésie, et trouvant encore la force de tracer avec la pourpre de son sang ce mot sublime : *Credo*, Je crois. Voix de l'humilité proférant par l'organe de Jean de la Croix une des paroles les plus belles et les plus héroïques qui soient sorties d'une bouche humaine, lorsque, interrogé par le Christ : quelle récompense il demandait pour tant de travaux, il fit cette réponse : « Seigneur, souffrir et être méprisé pour vous. »

Quelle admirable floraison de vertus le souffle de l'Esprit-Saint fait éclore dans les âmes dociles à son action! Ou plutôt quels fruits aussi délicieux que variés il leur fait produire! Ce sont ceux dont parlait Notre-Seigneur, quand il disait à ses apôtres : « Je vous ai choisis et vous ai établis pour que vous alliez sans cesse de l'avant, que vous portiez des fruits et que ces fruits demeurent : *Ego elegi vos, et posui vos ut eatis, et fructum afferatis, et fructus vester maneat*[1]. » Le juste, en effet, est comparé, dans nos saints Livres, à un arbre planté sur le bord des eaux et qui

1. Joan., XV, 16.

donne ses fruits en son temps[1]. Quels sont ces fruits? L'apôtre saint Paul nous les fait connaître dans cette belle énumération que nous lisons au chapitre V de l'Epître aux Galates : « Les fruits de l'Esprit-Saint, dit-il, sont la charité, la joie, la paix, la patience, la bénignité, la bonté, la longanimité, la douceur, la foi, la modestie, la continence et la chasteté[2]. »

Que faut-il entendre par ces fruits du Saint-Esprit? Pourquoi sont-ils ainsi nommés? En quoi diffèrent-ils des vertus et des dons? Quel est leur nombre?

## I

Et d'abord, que faut-il entendre par les fruits du Saint-Esprit? On entend par là, dit saint Thomas, « tous les actes de vertu arrivés à une certaine perfection et dans lesquels l'homme se délecte : *Sunt enim fructus quæcumque virtuosa opera in quibus homo delectatur*[3]. » On les appelle *fruits*, dit saint Ambroise, parce qu'ils remplissent l'âme d'une délectation pure et sainte.

1. « Erit tanquam lignum, quod plantatum est secus decursus aquarum, quod fructum suum dabit in tempore suo. » (Ps., I, 3.)

2. « Fructus autem Spiritus est : charitas, gaudium, pax, patientia, benignitas, bonitas, longanimitas, mansuetudo, fides, modestia, continentia, castitas. » (Gal., V, 22-23.)

3. S. Th., Ia IIae, q. LXX, a. 2.



Pris dans son acception naturelle, le *fruit* désigne le produit final et savoureux d'une plante ou d'un arbre parvenu à la perfection qui convient à son espèce[1]; c'est le terme régulier de la végétation, le résultat définitif de ce merveilleux travail auquel s'emploie la vie de la plante. Aussi variés que les arbres sur lesquels ils ont été cueillis, les fruits ont cela de commun qu'ils sont le dernier produit de la plante, et qu'ils possèdent tous, une fois arrivés à maturité, une certaine saveur, différente suivant les espèces. *Fructus sensibilis est id quod ultimum ex arbore expectatur, et cum quadam suavitate percipitur*[2]. Lors même qu'elles réjouissent la vue par l'éclat de leurs couleurs et délectent l'odorat par la douceur et la finesse de leur parfum, ni les feuilles ni les fleurs ne méritent ce beau nom de fruits; car ce n'est pas ce qu'on attend définitivement de l'arbre : *quod ultimum ex arbore expectatur*.

Le fruit n'est pas seulement l'ornement et la perfection de l'arbre, il en est la raison d'être, le but, la fin; c'est lui qui donne à l'arbre toute sa valeur et qui dédommage du soin consacré à sa culture. C'est pourquoi, parlant en parabole d'un figuier qui avait cessé depuis plusieurs années de donner des fruits, le Sauveur disait : « Coupez-le; pourquoi occupe-t-il inutilement la

1. « Dicitur in corporalibus *fructus* id quod ex planta producitur, cum ad perfectionem pervenerit, et quamdam in se suavitatem habet. » (Ibid., a. 1.)

2. S. Th., Ia IIae, q. XI, a. 1.

place? *Succide ergo illam; ut quid etiam terram occupat*[1]? » Grande leçon pour le chrétien, qui, sous peine d'être retranché comme un sarment inutile et jeté au feu, ne doit point laisser inactives les énergies divines qui lui ont été conférées comme autant de germes destinés à éclore sous le souffle de l'Esprit de Dieu et à produire ces œuvres saintes et dignes de la vie éternelle que l'Ecriture désigne sous le nom de fruits du Saint-Esprit.

On donne, en effet, par analogie, dans l'ordre spirituel, ce nom de fruits au produit final de la grâce dans les âmes, c'est-à-dire aux actes de vertu, sinon à tous indistinctement, au moins à ceux qui possèdent un certain degré de perfection et de saveur.

Les fruits du Saint-Esprit ne sont donc pas des habitudes, des qualités permanentes, mais des actes ; ils ne sauraient dès lors être confondus avec les vertus et les dons, mais ils s'en distinguent comme l'effet se distingue de sa cause, le ruisseau de sa source. Et bien que l'apôtre saint Paul énumère parmi ces fruits la charité, la patience, la douceur, etc., il ne faut point entendre ces expressions des vertus elles-mêmes, mais de leurs opérations ; car, si parfaites que puissent être les vertus, elles ne sauraient être considérées comme le dernier produit de la grâce, étant ordonnées elles-mêmes, en qualité de principes, à des produits ultérieurs, c'est-à-dire à leurs actes.

1. Luc., XIII, 7.



Toutefois, pour mériter le nom de fruits, les actes des vertus doivent être accompagnés d'une certaine suavité. Au commencement, ces actes ne s'accomplissent qu'avec peine, ils exigent des efforts, d'aucuns même sont âpres à la nature comme un fruit qui n'est pas mûr. Mais, observe un pieux auteur, « quand on s'est longtemps exercé avec ferveur dans la pratique des vertus, l'on acquiert la facilité d'en produire les actes. On ne sent plus les répugnances qu'on ressentait au commencement. Il ne faut plus combattre ni se faire violence. On fait avec plaisir ce que l'on ne faisait auparavant qu'avec peine. Il arrive alors aux vertus ce qui arrive aux arbres. Comme ceux-ci portent des fruits qui, quand ils sont venus à leur maturité, n'ont plus d'aigreur, mais sont doux et d'une agréable saveur ; de même quand les actes de vertu en sont venus à une certaine maturité, ils se font avec plaisir, et l'on y trouve un goût délicieux[1]. »

Le monde ne comprend rien à ces sortes de délices ; car, suivant la remarque de saint Bernard, il voit la croix, mais non l'onction : *Crucem quidem vident, sed non etiam unctionem*[2] ; les afflictions de la chair, la mortification des sens, les labeurs de la pénitence ne frappent son regard que par leur côté pénible, et il les a en horreur, les consolations de l'Esprit-Saint lui échappent. Les âmes saintes, au contraire, disent

1. Lallemant, *Doctrine spirit.*
2. S. Bern., serm. I, *de Dedicat.*

volontiers avec l'épouse des Cantiques : « Je me suis assise à l'ombre de celui que j'avais désiré, et son fruit est doux à mon palais[1]. »

Les fruits de l'Esprit-Saint sont-ils nombreux? Saint Paul en compte douze, comme nous l'avons vu plus haut. Pourquoi ce nombre duodénaire? Il semble que l'on devrait en admettre autant que d'actes vertueux. C'est, en effet, la conclusion de saint Thomas : « Les fruits, dit-il, ce sont tous les actes de vertu dans lesquels l'homme trouve du plaisir : *Sunt fructus quæcumque virtuosa opera in quibus homo delectatur*[2]. » L'Apôtre aurait donc pu en faire entrer un plus ou moins grand nombre dans son énumération, car il n'avait pas la prétention de les énoncer tous. S'il s'est arrêté au nombre de douze, c'est d'abord parce que ce nombre, dans le style de l'Ecriture, désigne l'universalité; puis, parce que tous les actes de vertu peuvent assez convenablement se ramener à ceux que nomme l'Apôtre, attendu qu'ils embrassent la vie chrétienne tout entière[3].

Nous parlons de fruits; nous pourrions tout aussi bien les appeler des *fleurs*, si, au lieu de considérer nos bonnes œuvres comme le dernier produit de la grâce ici-bas, nous les envisagions par rapport à la vie éternelle, dont ils sont comme l'annonce et le gage. Car, de même

1. « Sub umbra illius quem desideraveram sedi, et fructus ejus dulcis gutturi meo. » (Cant., II, 3.)
2. S. Th., Ia IIae, q. LXX, a. 2.
3. Ibid., a. 3, ad 4.



qu'en voyant apparaître la fleur, on conçoit l'espoir de cueillir un fruit, jouer ainsi la pratique des œuvres saintes et méritoires nous donne l'espérance de parvenir à la vie et à la béatitude éternelles[1].

## II

Au sommet de la vie spirituelle, au-dessus par conséquent des actes de vertu ordinaire, au-dessus des fruits du Saint-Esprit, se placent les *béatitudes*, couronnement de l'œuvre divine en nous, le dernier et le plus sublime effet de la présence de celui que le Père a daigné nous envoyer pour notre sanctification, l'avant-goût du bonheur céleste.

Que faut-il entendre par les béatitudes? Quel en est le nombre? Se distinguent-elles des fruits, des vertus et des dons?

On désigne sous le nom de béatitudes certains actes de la vie présente qui, par suite de leur

1. « Opera nostra, in quantum sunt effectus quidam Spiritus Sancti in nobis operantis, habent rationem fructus; sed in quantum ordinantur ad finem vitæ æternæ, sic magis habent rationem florum; unde dicitur (Eccli., XXIV, 23) : *Flores mei fructus honoris et honestatis.* » (Ibid., a. 1, ad 1.) — Et iterum : « Opera virtutum dicuntur fructus... Dicuntur etiam flores respectu futuræ beatitudinis, quia sicut ex floribus accipitur spes fructus, ita ex operibus virtutum habetur spes vitæ æternæ et beatitudinis. » (S. Th., *in Gal.*, V, lect6.)

perfection toute particulière, conduisent directement et sûrement à la félicité éternelle. On les appelle par métonymie béatitudes, parce qu'ils sont tout à la fois le gage, la cause méritoire, et, dans une certaine mesure, les prémices de la vraie et parfaite béatitude.

La béatitude proprement dite est essentiellement une ; elle consiste dans la possession de Dieu. Il est clair, en effet, que Dieu étant le bien souverain, infini, seul capable de rassasier tous les désirs, nul n'est heureux que dans la mesure où il le possède. Dès ce monde, il est vrai, nous le possédons par la grâce, mais imparfaitement ; nous le portons en nous, mais voilé aux regards ; nous l'aimons, nous jouissons de lui, mais avec la possibilité de le perdre. « Donc, s'il est question de béatitude ici-bas, on ne le peut entendre évidemment que d'une béatitude imparfaite, d'une béatitude espérée, méritée, tout au plus commencée[1]. »

Les béatitudes dont il est fait mention dans le saint Évangile et dont nous nous occupons présentement ne désignent donc pas le bonheur absolu, la félicité proprement dite. N'est-il pas manifeste que la pauvreté, les larmes, la faim et la soif, fût-ce même de la justice, les persécutions souffertes pour la cause de Dieu, ne sauraient constituer la béatitude vraie et parfaite ? Mais Notre-Seigneur affirme que ce sont des moyens, des degrés, des ascensions pour arriver à la béatitude absolue : moyens si puissants, si efficaces, si assurés, que quiconque les emploie persévéramment peut répéter à la suite de l'Apôtre : « Je suis sauvé en espérance[1]. » Ne dit-on pas de quelqu'un qu'il est arrivé au terme de ses vœux, lorsqu'il a l'espoir fondé d'y parvenir ? Or, comment ne pas concevoir l'espérance d'obtenir une fin déterminée, quand on s'y achemine d'une façon constante et régulière, qu'on en approche, quand surtout on commence déjà à goûter la douceur du bien attendu[2] ? Lors donc qu'un chrétien, docile aux inspirations de l'Esprit-Saint, avance chaque jour dans le sentier du bien par les actes des vertus et des dons, lorsqu'on le voit réaliser, peu à peu, ces ascensions admirables dont parle le Psalmiste[3], et se rapprocher de plus en plus du terme, comment ne pas éprouver la confiance qu'il parviendra à la perfection de la voie et à celle de la patrie, et ne pas le proclamer bienheureux par anticipation[4] ?

1. Mgr Gay, *Sermons d'Avent.*



1. « Spe salvi facti sumus. » (Rom., VIII, 24.)

2. « Dicitur enim aliquis jam finem habere propter spem finis obtinendi. Unde et Apostolus dicit : *Spe salvi facti sumus.* Spes autem de fine consequendo insurgit ex hoc quod aliquid convenienter movetur ad finem, et appropinquat ad ipsum ; quod quidem fit per aliquam actionem. Ad finem autem beatitudinis movetur aliquis, et appropinquat per operationes virtutum, et præcipue per operationes donorum, si loquamur de beatitudine æterna, ad quam ratio non sufficit, sed in eum inducit Spiritus Sanctus. » (S. Th., Ia IIae, q. LXIX, a. 1.)

3. « Ascensiones in corde suo disposuit. » (Ps. LXXXIII, 6.)

4. « Cum aliquis incipit proficere in actibus virtutum et donorum, potest sperari de eo quod perveniet ad perfectionem viæ et ad perfectionem patriæ. » (S. Th., Ia IIae, q. LXIX, a. 2.)

Mais quels sont ces moyens qui conduisent si sûrement au terme du salut éternel, ces actes si pleins de suavité qu'on peut les considérer comme un commencement de béatitude?

Le Sauveur lui-même nous les a fait connaître dans ce fameux sermon de la montagne qui ouvre la période de sa vie publique. « Bienheureux, dit-il, les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux. Bienheureux les doux, parce qu'ils posséderont la terre. Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés... » Huit fois de suite il répète, avec des variantes, la même expression « Bienheureux », proclamant ainsi devant le monde étonné ce que le langage chrétien a nommé les huit béatitudes. Elles sont huit : la pauvreté d'esprit, la douceur, les larmes, la faim et la soif de la justice, la miséricorde, la pureté du cœur, l'amour de la paix, les persécutions souffertes pour la cause de Dieu; mais la huitième n'est que la confirmation et la manifestation des autres [1]. En effet, du moment où l'homme est affermi dans la pauvreté spirituelle, la douceur, et les autres béatitudes, la persécution est impuissante à le détacher de ces biens.

---

1. « Octava beatitudo est quædam confirmatio et manifestatio omnium præcedentium. Ex hoc enim quod aliquis est confirmatus in paupertate spiritus et mititate, et aliis sequentibus, provenit quod ab his bonis propter aliquam persecutionem non recedit. Unde octava beatitudo quodammodo ad septem præcedentes pertinet. » (S. Th., Ia IIae, q. LXIX, a. 3, ad 5.)



Les béatitudes ne sont ni des vertus ni des dons du Saint-Esprit, mais des actes que ces habitudes nous amènent à produire [1]. Toutefois, en raison même de leur excellence et de leur perfection, ces actes doivent être considérés plutôt comme un produit des dons que comme une émanation des vertus. En effet, la vertu de pauvreté peut bien inspirer ce détachement qui fait user avec modération des biens terrestres, mais c'est le don de crainte qui en inspire le mépris. La vertu de douceur donne à l'homme l'énergie nécessaire pour surmonter l'impétuosité de la colère et se tenir dans les limites de la droite raison; mais c'est le don de piété qui lui assure le calme, la sérénité de l'âme, la parfaite possession de soi-même et l'entière soumission à la volonté de Dieu. La tempérance met un frein aux passions qui se portent vers le plaisir sensible et les maintient dans de justes bornes; le don de science élève l'âme plus haut, et en l'éclairant sur la fragilité, la vanité, le peu de durée de ces plaisirs, lui apprend à les rejeter entièrement, si c'est nécessaire, pour embrasser volontairement le deuil et les larmes [2].

Les béatitudes se distinguent également des fruits du Saint-Esprit ; car, tout en délectant comme eux, elles ont de plus l'avantage de per-

---

1. « Beatitudines distinguuntur quidem a virtutibus et donis, non sicut habitus ab eis distincti, sed sicut actus distinguuntur ab habitibus. » (Ibid., a. 1.)

2. Ibid., a. 3.

fectionner qui les possède[1]. Ce sont, si l'on veut, des fruits, mais les plus excellents, les plus beaux, les plus exquis ; des fruits arrivés par les dernières touches du Soleil divin à une maturité parfaite ; aussi renferment-ils une suavité et une perfection telles, qu'ils font pressentir et goûter par avance quelque chose de la félicité céleste. Ainsi se couronne par des œuvres parfaites, signes précurseurs de la béatitude et de la pleine possession de Dieu, cette série de merveilles que l'Esprit-Saint accomplit dans les âmes où il a fixé sa demeure.

## III

Avant de clore cette étude déjà longue, jetons un dernier et rapide regard sur les vérités qui en ont fait l'objet, de même que, avant de franchir le seuil d'un édifice parcouru et examiné en détail, on l'embrasse d'un coup d'œil d'ensemble pour en bien saisir les grandes lignes et en admirer la savante harmonie.

---

1. « Plus requiritur ad rationem beatitudinis quam ad rationem fructus. Nam ad rationem fructus sufficit quod sit aliquid habens rationem ultimi et delectabilis. Sed ad rationem beatitudinis ulterius requiritur quod sit aliquid perfectum et excellens. Unde omnes beatitudines possunt dici fructus, sed non convertitur. Sunt enim fructus quæcumque virtuosa opera in quibus homo delectatur ; sed beatitudines dicuntur solum perfecta opera, quæ etiam ratione suæ perfectionis magis attribuuntur donis quam virtutibus. » (S. Th., Ia IIae, q. LXX, a. 2.)



Dieu est partout, en tout être et en tout lieu, comme cause immédiate de tout ce qui existe hors de lui ; mais il n'habite que dans les justes, auxquels il s'unit d'une façon singulière, comme objet de connaissance et d'amour. Et ce n'est pas seulement par son image, son souvenir, ou ses dons, qu'il est ainsi présent en eux ; il y vient lui-même personnellement, inaugurant dès ici-bas cette vie d'union et de jouissance qui doit se consommer au ciel. Sitôt, en effet, qu'une créature jusque-là pécheresse rentre en grâce avec son Créateur, celui qui est en Dieu l'Amour subsistant, l'Esprit-Saint, lui est envoyé pour sceller en quelque sorte par sa présence le pacte de la réconciliation, travailler au grand œuvre de sa sanctification, et devenir en elle le principe efficient d'une vie nouvelle, incomparablement supérieure à celle de la nature. Aussi n'est-ce point une visite passagère, si précieuse qu'elle puisse être, qu'il daigne lui faire, mais il vient s'établir dans son âme avec le Père et le Fils, et y fixer sa demeure.

En y entrant, il se donne lui-même, et c'est là son grand don. Il s'agit ensuite d'embellir et d'orner le temple vivant où il lui plaît de résider. Dans ce but, il y verse cette grâce d'un prix infini qu'on appelle sanctifiante, et qui a pour effet de purifier toute souillure, d'effacer le péché, de justifier, de transformer, de déifier qui la reçoit, d'en faire un enfant de Dieu et l'objet de ses complaisances, avec droit à l'héritage céleste. Ce n'est pas tout, car la grâce ne va jamais seule ; toujours elle a pour cortège une foule de vertus et de qualités suréminentes qui sont tout à la